

# Philosophie du mal – Michel Puech

## UIA 2009-2010

## 12. La sagesse comme self-défense philosophique (27 janv. 2010)

- pourquoi la question du mal nous conduit-elle à une pratique de « self-défense » ? N'est-ce pas réducteur et « égoïste » ?
  - le mal atteint le soi, le mal endommage le soi, c'est au soi que le mal s'attaque, c'est le soi (self) qu'il faut défendre
    - le *mal subi* attaque le soi de l'extérieur
    - le *mal commis* attaque le soi de l'intérieur (cours précédents)
  - on concentre donc la question du mal sur le cœur de cette question, et de manière à pouvoir y agir (car on peut agir sur soi)

### 1) L'ethos de sagesse face à l'ethos du mal

#### pourquoi un ethos ?

- définition de l'ethos → cours précédent
  - ethos : une attitude globale de vie, un style éthique qui s'auto-entretient, qui s'auto-produit
    - le même ethos tend à se développer, à devenir de plus en plus « naturel », il gagne en sensibilité, en expérience, en habiletés...
- « ethos contre ethos » : répondre au mal au niveau approprié, le niveau de ce qu'il est : un ethos (un comportement habituel acquis et modifiable mais qui définit ce qu'est le soi)
- ce n'est pas « le bien » qui est en face du mal, il n'y a pas symétrie, selon moi, entre le bien et le mal, qui ne sont pas au même niveau
  - parce qu'il n'y a pas symétrie dans les concepts fondamentaux de l'éthique entre la souffrance (niveau plus profond) et le bonheur, le plaisir ou la joie
    - le symétrique de la souffrance, la *non-souffrance* du bouddhisme ou l'*ataraxie* du stoïcisme, est plutôt tranquillité, sérénité, simple absence de souffrance – « on est bien » au sens où : on ne subit rien de mal
      - pas un bonheur ou un plaisir « positif », qui aurait un objet autre que l'absence de mal
      - simplement la paix, l'apaisement (ce qui va nous renvoyer à la non-violence, qui maintient la paix, et non au combat contre le mal, avec la joie du combat et celle de la « victoire »)

#### pourquoi la sagesse et qu'est-ce que c'est ?

- un option éthique fondamentale : viser la sagesse plutôt que le « bonheur »
  - = concevoir le bien-vivre comme sagesse plus que comme bonheur
  - avantage décisif : le bonheur ne protège pas contre le mal, la sagesse si....

- la sagesse : le mode de vie philosophique, du moins à l'origine
  - caractérisé par le projet de vie choisie, examinée, décidée, et pas subie
  - pas exactement un *savoir*
    - pas une doctrine à laquelle il faudrait adhérer (se soumettre)
      - parce qu'elle serait la vérité
      - parce qu'elle prescrirait les règles de l'action juste ou « bonne »
      - parce qu'elle opérerait une mutation transcendante du soi (salut chrétien, délivrance des réincarnations, paradis avec profusion de plaisirs charnels...) pour se « délivrer du mal »
  - mais une *prise de conscience* :
    - des réalités dont il faut avoir conscience, des idées sur lesquelles il faut avoir une idée...
      - = la *dimension cognitive* de la sagesse (objectif direct de ce cours)
  - pas exactement une *éthique*
    - c'est-à-dire un système de règles ou de principes, qui peuvent s'exprimer verbalement
      - la sagesse n'a pas de « texte » (et surtout pas de texte sacré) ni de « règle », elle se situe à un méta-niveau :
  - mais un ethos : une attitude, un style de comportement, et un projet (de soi) étendu dans le temps (durable, soutenable)
- 
- une logique particulière qui est celle de deux notions :
  - la sagesse (développement central)
  - la santé (plus par analogie)
    - philosophiquement il est dangereux de parler du mal en terme de « pathologie », on est tenté par le raisonnement expéditif (qu'on reproche à Platon et aux totalitarisme) : le mal est une maladie, on a le droit d'utiliser des moyens « violents » pour le « soigner »...
    - je me méfie de cette dérive et prône une médecine douce, mais surtout limite ce raisonnement à une analogie, une image, fondée sur
      - la sagesse comme santé du soi (à protéger notamment par de la prévention, de l'hygiène de vie)
      - le mal comme pathologie addictive (image pour l'ethos du mal)
- retrouver la notion de sagesse
  - pour la même raison que la notion d'ethos : reconstruire un modèle de la vie éthique extérieur au modèle de « psychologie chrétienne », reposant sur le péché et la culpabilité, et débouchant sur un symbolisme du salut par « acceptation » (soumission)
    - je voudrais que en philosophie le chapitre sur le mal ne soit pas un chapitre préparatoire aux chapitres sur les soumissions : morales, politiques, et religieuses
  - contrairement à l'inspiration principale des philosophies du mal d'origine religieuse, on affirmerait :
    - que le mal est une réalité que l'individu doit affronter lui-même
    - qu'il le peut
- la sagesse requiert-elle d'avoir une « expérience du mal » ?
  - = à mon avis un héritage de la mentalité « masochiste » des morales religieuses : il

faut souffrir pour vraiment comprendre le sens de la vie = le péché = l'absence de valeur de la vie...

- la sagesse et la santé éthique selon moi affirment le contraire : *la souffrance est contraire à la valeur de la vie et n'a en elle-même ni sens (message) ni valeur*
  - idée profondément antichrétienne, il faut le comprendre : souffrir n'a aucune valeur ni aucun sens – et peut donc être radicalement refusé
- → peu importe, en soi, car tous les humains ont une expérience du mal
- → la sagesse passe par l'expérience du mal en un sens seulement = *ce qu'on en fait*, la capacité à en faire quelque chose

## 2) le gouvernement de soi (dans l'ethos de sagesse)

réaction au mal : l'action sur soi →

- centrée sur la sagesse : la réaction appropriée au mal
  - *préventive* : réaction anticipée au mal commis
  - *curative* : compassion / résilience

modèle : les Stoïciens ; lire : Epictète, Marc-Aurèle, Sénèque

objectif : l'ataraxie, la tranquillité de l'âme, pas la même recherche que celle du bonheur

- l'enseignement stoïcien porte sur *l'ethos* :
    - savoir ce qu'on veut être et ne pas se tromper (choisir la minimisation de la souffrance, c'est-à-dire la tranquillité),
    - puis se donner les moyens de l'être, par la pratique
    - et notamment la pratique d'un « entraînement » incessant, qui est la construction de soi
  - le soi est pour le Stoïcien une matière première dont il est l'artisan (Epictète, *Entretiens* III, xii)
    - or l'âme humaine est un matériau très malléable, plus que la pierre ou le bois
      - le sage est en permanence en train de s'entraîner à vivre, s'exercer à être ce qu'il veut être
    - l'épreuve (la rencontre du mal, y compris la tentation du mal commis) est une « épreuve » au sens sportif, un moment fort de l'entraînement ou son but, le moment de réaliser la « performance » (l'action) pour laquelle on s'est longuement entraîné.
- ⇒ le sage est tout le temps en train d'apprendre, il est le contraire de quelqu'un qui « sait » il apprend à être soi (le sage se cherche, le méchant s'est perdu)

- la notion d'*exercice* : typique de l'ethos : devenir en faisant, être (au sens passif, la nature du soi) en étant (au sens actif)
  - Epictète : pratique ce que tu veux être, cesse de pratiquer ce que tu ne veux pas être, c'est toute la voie
  - = *l'éthique en exercice*, dans les 2 sens du terme, qui n'en font qu'un
- analogie : exercices, l'entraînement : se fabriquer soi-même : physiquement / éthiquement :
  - développer des capacités, mettre en place des automatismes, gagner en vitesse, en puissance, en *vista* aussi, en lucidité, en expérience, ....
- application à la self-défense physique : l'élément déterminant est la mise en place d'automatismes rapides et efficaces, et de leur déclenchement avisé
  - sur la notion d'*exercice spirituel*, voir Pierre Hadot (quoique marqué par sa provenance

catholique) : *Exercices spirituels et philosophie antique*, Institut d'études augustiniennes, 1993, repr. augmentée Paris : Albin Michel, 2002, ou mieux : *La philosophie comme manière de vivre. Entretiens avec Jeannie Carlier et Arnold I. Davidson*, Paris, Albin Michel, 2001

- l'éducation philosophique de soi dans la sagesse stoïcienne
  - prise de conscience déterminante : *ce qui dépend de nous ≠ ce qui ne dépend pas de nous*
    - application au bien : la vertu, la sagesse, le calme, la bienveillance, l'hygiène de vie / le pouvoir, l'argent, une partie (seulement !) de la santé
    - application au mal : la malveillance et la malfaisance des autres ne dépendant pas de moi, les accidents de la vie (et de santé) non plus
  - → conséquences ? →
  - comprendre que la souffrance est liée à *des attachements mal placés*
    - les seuls vrais bien sont ceux qui dépendent de nous ; s'attacher inconsidérément à d'autres, c'est se mettre en danger de souffrir
      - par ex aux choses matérielles et passagères, à tout ce que les voleurs ou le temps peuvent nous prendre
    - l'idée n'est pas de n'avoir aucun attachement mais d'avoir conscience de ce qui ne dépend pas de nous
    - = la lucidité, la vigilance philosophique
    - de la self défense philosophique, rester en éveil
- quelques idées stoïciennes :
  - « les occasions (ce qui nous arrive) sont indifférentes (ni bien ni mal), l'usage qu'on en fait de l'est pas » (Epictète, *Entretiens*, II, v)
    - application à la rencontre du mal : l'important se joue dans la réaction, pas dans la nature de l'événement, qui juste « arrive » et ne m'atteint que dans la mesure où je me laisse atteindre
  - Epictète (*Entretiens*, III, x) : « accompagner les événements »
    - ≠ de la résignation et du renoncement à notre capacité à transformer le réel ! → ne pas oublier la distinction fondamentale *dépend de nous / ne dépend pas de nous...* = d'abord faire tout ce qui est en notre pouvoir
      - sans l'arrogance de croire notre pouvoir illimité
        - où l'on retrouve : l'humilité
    - comprendre la nature de l'être et la puissance de la réalité
      - une humilité qui n'est pas exactement la « résignation » : non pas se soumettre aux événements mais les dominer, être au dessus : une forme de mépris pour ce qui ne nous atteint pas, qui est un vécu rassurant et consolant, et une base de résilience
    - notamment : l'acceptation du mal subi par soi par l'effet du mal commis par autrui : Marc-Aurèle, *Pensées*, XI, 18 : bien comprendre qu'il y aura nécessairement des malfaisants et que cette malfaisance va m'atteindre (ne pas croire que je vais pouvoir vivre sans qu'on me fasse du mal)
      - cette conscience → capacité de résilience, de ne pas rester bloqué sur ce qu'on ne comprend pas

### 3) La défense de son intégrité éthique

#### la bonne santé éthique

- comme la défense de son *intégrité* (= « entièreseté ») physique, une défense de soi, une self-défense
  - avec la même préoccupation de *santé* : la santé morale, la santé psychologique, et en termes de culture éthique de soi (comme la « culture physique... ») on devrait pouvoir parler de « bonne santé éthique »
    - la « grande santé vitale » de Nietzsche, adaptée
- un individu en bonne santé éthique :
  - non pas qui n'est jamais « malade », mais qui peut guérir sans problème majeur (= Canguilhem sur la santé en médecine)
  - qui dispose des capacités de base :
    - bonne réaction immunitaire au mal (détection et alerte)
    - réserves d'énergie suffisantes pour réagir, se mobiliser, résister
    - capacité à encaisser et à résilier, à reconstruire
      - après l'expérience du mal commis comme après l'expérience du mal subi
    - pas de besoin malsain, d'addiction à l'une des causes du mal – pouvoir (domination-soumission), argent, idéologie, vanité
- Pb de la contamination par le mal
  - on ne sort pas indemne du contact avec le mal
    - comme de tout combat
      - le vainqueur aussi a souffert...
  - ⇒ il faut éviter à tout prix le mal (et le combat)
  - notamment : ne pas avoir la vanité de croire qu'on peut « toucher » au mal (subi / commis) – par ex. pour se faire des émotions – sans en être atteint
    - le mal fragmente le soi et lui enlève de sa consistance
      - cela s'applique pour moi à la représentation du mal, à tous les jeux avec le mal, à la fascination (esthétique ?) par le mal

#### avant le mal : exercice de la consistance

Sénèque : le sage est en équilibre : il séjourne en soi

vu : le méchant est dans une fuite de soi

→ le double sens de la « conscience » : *présence-à-soi* et *conscience-morale* sont liés

Todorov p. 203 : « La dignité est, avant tout, une cohérence interne ; la fragmentation, son absence ; les deux ont trait à l'individu pris isolément. »

souvent une alerte dans la vigilance au mal : je ne ressens pas le mal mais l'absence de cohérence

cohérence → intégrité

- retour à Jankélévitch (*Le mal*, réf. in Bibliographie) : le mal comme dispersion, fragmentation
  - proche des néoplatoniciens (Plotin, vu) :
  - le mal est en soi dispersion, fragmentation, désordre, confusion, incohérence
  - il n'a pas la consistance d'une contre-valeur, d'un principe
  - il est l'effet de la dispersion des valeurs et des principes
  - alors que la vérité est unité et ordre...

- ici Jankélévitch est judéo-chrétien, augustinien, mais on peut dire différemment :
  - alors que le soi est unité, intégrité

### **pendant le mal : exercice de la compassion, exercice de la résistance**

- mal subi par autrui / par soi
- l'endurance, le courage, la patience, la force pour résister : les vertus d'un soi consistant
- essayer de « rester groupé sur ses appuis »
- aider l'autre à « rester en un seul morceau », à ne pas se laisser « exploser » par le mal qu'il subit

### **après le mal : exercice de la résilience**

- attention à la tentation de la contre-violence, qui appartient à l'ethos du mal : la légitime défense comme légitime vengeance et opportunité de violence et de domination
  - ⇒ importance de la non-violence
  - se reconstruire soi ≠ détruire l'autre
    - c'est le principe de fonctionnement des cycles du mal, ou l'ethos du mal s'entretient et se diffuse
- la culpabilisation comme malfaisance
  - enquêtes : voir chez Ricoeur l'explication du « durcissement » théologique sur le mal opéré par Augustin, et voir dans les fanatismes religieux contemporains une vraie fascination par le mal (...)
  - cela empêche la résilience, on empêche la cicatrisation, la reconstruction, on entretient le mal

## **Conclusion**

- Les 3 éléments qui me semblent les plus importants :
  - 1) la question du mal subi (souffrance) est la plus importante de toutes pour les humains – et la question du mal est plus importante que celle du bien (leçon bouddhique)
  - 2) l'important n'est pas de comprendre la nature du mal mais de déterminer son attitude lorsqu'on le rencontre [y compris lorsqu'on le rencontre en soi] (leçon d'éthique pragmatique)
  - 3) l'ethos de sagesse est un exercice permanent de constitution de soi, qui implique (entre autres) un entraînement à la self-défense philosophique, qui constitue le principal recours contre le mal (leçon stoïcienne)